

ROMY MOYRA

LES JEUX DE LA GLOIRE

Tome I

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539719

Dépôt légal : novembre 2026

*À toi qui te bats dans le noir : n'oublie jamais que même la
nuit la plus sombre porte le nom de Nyx.*

Prologue

Depuis la nuit des temps, l'Olympe n'a jamais été une légende. C'était un palais de marbre dressé au-dessus du monde, où les dieux cachaient leur violence derrière de somptueux sourires de marbre.

Zeus célébrait encore une fois sa femme, Héra, mais le nectar avait le goût de la trahison. Sous les rires des douze Olympiens, l'air pesait le poids d'un orage imminent. Au bout de la table, Héphaïstos, le dieu boiteux, n'était qu'une ombre parmi les éclats de rire. Héra ne le regardait pas. Elle le subissait. Une fois de plus, le Maître du Tonnerre s'était égaré dans le lit d'une mortelle, et c'est sur son fils, ce miroir brisé de sa propre fierté, qu'elle déversa sa colère.

— Je t'ai arraché à mes entrailles pour prouver à Zeus que je pouvais créer sans lui, cracha-t-elle, sa voix coulant comme du plomb fondu. Regarde-toi. Tu n'es qu'une erreur de forge. Hors de mon chemin.

Son talon frappa le genou difforme du forgeron. Le craquement de l'os contrasta avec les rires du banquet. Héphaïstos s'effondra. Dans la poussière de l'Olympe, il ne dit rien. Il n'implora pas. Il se releva, la mâchoire si serrée que ses dents menaçaient de voler en éclats, et se réfugia dans l'ombre d'une colonne.

Aphrodite, sa femme, riait elle aussi.

Un rire de cristal qui lacérait le cœur d'Héphaïstos. Ses doigts fins et dorés couraient lentement sur le torse nu d'Arès. Ce dernier avait une grappe de raisin noir à la main, l'air aussi suffisant qu'un prédateur repu après le carnage. Ils ne prenaient même plus la peine de se cacher derrière les voiles de soie.

Mais Héphaïstos ne les regardait déjà plus.

Son regard avait glissé au-delà des colonnes d'or et de marbre, vers les portes immenses et ouvertes de l'Olympe.

En contrebas, sur la terre brûlée, les hommes priaient.

Ils priaient à genoux dans la poussière pour leurs fils partis à la guerre. Pour leurs récoltes mortes sous un soleil sans pitié. Pour leurs maisons réduites en cendres. Pour leurs enfants emportés par la fièvre et la faim.

Et les dieux riaient, une coupe d'hydromel à la main.

Héphaïstos vit Arès lever une main nonchalante.

Sur terre, au même instant, deux armées massives s'élancèrent l'une contre l'autre. Des milliers d'hommes qui ne se connaissaient pas s'entretuèrent dans le fracas du bronze, pour une guerre dont aucun ne connaissait la véritable raison.

Un simple geste d'Aphrodite jouant avec ses bijoux, et un roi abandonna sa femme et son peuple pour une inconnue.

Un rire rauque de Dionysos, et une ville entière sombra dans la folie et l'ivresse.

Un simple caprice de Poséidon, et une vague monstrueuse engloutit un village de pêcheurs tout entier.

Les hommes criaient.

Ils suppliaient, les bras tendus vers les nues.

Ils levaient des yeux pleins de larmes vers le ciel.

Les dieux observaient le spectacle depuis leurs balcons. Ils pariaient de l'or sur ceux qui survivraient. Ils riaient de ceux qui mouraient dans la boue. Pour eux, la souffrance des mortels n'était qu'un divertissement parmi tant d'autres.

Alors Héphestos comprit.

Ce n'était pas la guerre qui détruisait le monde.

Ce n'était pas la faim.

Ni les tempêtes déchaînées.

Ni les hommes eux-mêmes.

C'étaient eux.

Les dieux.

Ils avaient donné aux hommes des prières pour mesurer leur désespoir, puis leur avaient appris à souffrir. Ils leur avaient offert des héros magnifiques avant de les envoyer mourir au combat. Ils avaient créé des royaumes prospères pour mieux les regarder s'effondrer.

Et soudain, quelque chose se brisa en Héphestos.

Pas son cœur usé par le mépris.

Sa soumission.

Une main se posa sur son épaule lourde. Froide comme l'acier trempé.

— Tu les regardes souffrir, n'est-ce pas ?

Héphestos sursauta, le souffle court.

Athéna se tenait immobile, drapée dans une armure sombre qui semblait boire la lumière crue du ciel. Ses iris, instables et fascinants, viraient du bleu électrique au gris tempête, avant de se fixer sur un vert émeraude profond qui semblait lire jusqu'à ses plus sombres désirs. Elle regarda les hommes en bas, puis détourna les yeux vers les dieux assis au banquet.

— Ils traitent l'univers comme s'il ne valait rien, murmura-t-elle d'une voix de glace.

Ses yeux se posèrent un instant sur Zeus, le Dieu des dieux.

— Ils ont oublié que les hommes ne sont pas leurs jouets.

Elle se rapprocha, son souffle effleurant le visage du forgeron.

— Il est temps qu'ils s'en souviennent.

Héphestos serra ses poings calleux.

— Et comment ?

Un sourire aussi acéré qu'une lame étira les lèvres d'Athéna.

— Viens.

Dans les entrailles sombres du mont, la forge hurlait. L'air y était lourd, saturé de soufre et d'une rage noire que les siècles n'avaient pu refroidir. Sous l'œil rougeoyant et silencieux d'Athéna, Héphaïstos saisit son lourd marteau de fer.

Le premier coup résonna dans la montagne tout entière.

Puis un deuxième.

Puis un troisième.

Chaque impact sur l'enclume était une insulte rendue à l'Olympe.

Chaque étincelle qui volait dans l'ombre, un souvenir cuisant de sa propre chute.

Chaque battement du métal incandescent, un cri de douleur venu de la terre.

Il ne forgeait pas une simple arme.

Il forgeait une sentence.

Quand il plongea la lame brûlante dans le bac d'eau glacée, le cri du métal fut si strident, si violent, qu'il aurait pu briser le cristal du banquet, tout là-haut. Athéna s'approcha lentement dans la vapeur fumante. Elle murmura des mots oubliés depuis la nuit des temps, des sorts si anciens et si puissants que les fondations de la montagne se mirent à vibrer sous leurs pieds. Des runes dorées rampèrent sur l'acier noir, s'enroulant autour de la lame comme des serpents affamés.

— J'enchanterai cette épée pour les hommes, ordonna-t-elle d'une voix souveraine. Qu'elle soit le glas de notre oisiveté. Qu'elle paralyse les immortels et ébranle ce trône de mensonges.

Ses yeux se durcirent subitement.

— Elle s'abreuvera du sang du dieu de la guerre.

Le forgeron leva ses yeux brillants de suie, de sueur et de fièvre.

— Très bien.

Athéna contempla la lame gravée qui rougeoyait encore dans la pénombre.

Puis son regard devint noir comme un abîme sans fond.

— Cette lame ne reconnaîtra qu'une seule main.

Le silence retomba brutalement dans la forge.

— Quand la véritable nature de son porteur se révélera, les dieux eux-mêmes détourneront le regard.

Ses doigts effleurèrent le vide, juste au-dessus de l'acier tranchant.

— Entre ses mains, elle renversera des royaumes...

Elle marqua une pause, le regard fixe.

— Et mettra fin au règne de ceux qui se croient éternels.

Chapitre 1

Nyx

Anasthéos, archipel vaste de Grèce – An 416 après la Chute des Titans par les Dieux.

Nyx

— Nyx...

Je courais.

Sans savoir où m'emmenaient mes pas.

— Nyx !

Cette fois, la voix traversa l'ombre. Je me retournai d'un coup, mais il n'y avait personne. Seulement le vide qui se déchirait sous mes pieds.

Autour de moi, le décor bascula. L'obscurité fit place à une arène colossale, cernée par des milliers de spectateurs dont les hurlements fendaient l'air :

— NYX ! NYX ! NYX !

Je baissai les yeux. Mes pieds s'enfonçaient dans un sable brûlant, et ma robe blanche était trempée d'un sang poisseux et chaud. Entre mes doigts, je tenais le pommeau d'une épée. D'un réflexe d'horreur, je la lâchai. Le fer s'enfonça dans le sol dans un bruit lourd.

Au centre de la piste, un homme se dressait dans l'ombre. Je ne distinguais pas son visage, seulement le feu étrange de ses yeux, avec cette impression troublante de le connaître déjà. Il fit un pas vers moi.

Je voulus reculer et armer ma défense, mais mes jambes refusèrent d'obéir. Je baissai les yeux : de lourdes chaînes en fer noir s'enroulaient autour de mes chevilles et de mes poignets, étouffant le moindre de mes mouvements, m'enchaînant sur place.

Quelque chose qui ressemblait à des portes s'ouvrit à la volée, inondant le sable d'une lumière aveuglante, tandis qu'une voix résonna au-dessus de la foule.

— La princesse doit payer.

L'homme s'approcha. Autour de nous, la réalité commença à se tordre. Les visages des spectateurs se liquéfièrent, les murs de l'arène fondirent dans un gouffre noir, le décor entier se déforma dans un vertige grotesque.

— NYX !

Je me redressai en sursaut, suffocante, les mains crispées sur mes draps.

Le soleil inondait ma chambre. Je posai une main tremblante contre mes côtes. Pas de sang. Pas de blessure. Pas de chaînes.

Un simple cauchemar.

Trois coups fermes frappèrent à la porte.

— Princesse Nyx ?

Avant même que je n'articule un mot, la double porte s'ouvrit sur quatre servantes chargées d'étoffes.

— Votre Altesse, vous êtes en retard, soupira la plus âgée.

— En retard pour quoi ? m'étonnai-je, encore perdue dans les résidus du rêve.

— Pour l'organisation de votre anniversaire, princesse.

C'est vrai. J'avais dix-sept ans. Et dans un mois et six jours à peine, dix-huit ans.

— Je déteste les anniversaires, marmonnai-je.

— Nous le savons.

Elles déployèrent sur le lit une robe d'un bleu profond brodée d'or, si lourde qu'elle semblait être taillée pour m'enterrer debout. Ma mère me l'avait choisie, évidemment. Pendant l'habillage, je gardai le silence. On serra le corset jusqu'à me couper le souffle, on ajusta les lanières de soie pour m'emprisonner. À la fin, une servante couronna mes cheveux d'un cercle de laurier doré.

Dès que les portes se refermèrent, j'étouffai un soupir et gagnai le balcon. Le vent salé de Thalassia s'engouffra immédiatement dans mes cheveux, balayant la sueur froide de la nuit. Sous mes paumes, le marbre tiédi par le soleil me redonna pied. Thalassia s'étendait sous mes yeux, éclatante de nacre et d'or. Mon regard dériva par-delà le détroit, là où les vagues se fracassaient contre les récifs. Au loin, l'île sombre d'Ipandis balafrait l'horizon comme une cicatrice. Je devinais la silhouette brutale de sa forteresse et, accrochée en son cœur, la masse circulaire de son arène.

Les Jeux de la Gloire.

Chaque année, mon père y envoyait cinq des nôtres mourir sur le sable pour acheter une paix illusoire. Un frisson me parcourut la nuque. La voix du rêve résonna de nouveau dans mon esprit :

« *La princesse doit payer.* »

D'un geste lent, j'arrachai une feuille de laurier doré à ma couronne, la fis pivoter entre mes doigts, puis la laissai filer dans le vide. Le vent l'emporta aussitôt vers les falaises.

— Tu comptes rester là toute la journée à jouer les statues de marbre ?

Une voix familière me fit sursauter.

Je me retournai d'un bloc. Alexandros referma la double porte d'un coup d'épaule nonchalant, un sourire en coin accroché aux lèvres. Ses vêtements de combat étaient maculés de terre et de sueur, et ses boucles brunes tombaient en désordre complet sur son front. Pourtant il dégageait cette assurance tranquille, presque royale, qui incitait tout le monde à lui faire confiance sans hésiter. Il avait des

yeux ambrés qui pétillaient d'une force contagieuse, dissimulés sous de larges boucles brunes.

— Tu pourrais frapper, marmonnai-je.

— J'ai frappé.

— Je n'ai rien entendu.

— C'est parce que tu étais trop occupée à fixer le vide comme une âme en peine.

Je levai les yeux au ciel, incapable de retenir une grimace.

— Très drôle.

Il s'avança d'un pas souple. Malgré sa stature imposante et la rigueur de ses entraînements au glaive, Alex se déplaçait sans aucun bruit. Il vint s'appuyer contre la balustrade à mes côtés, enveloppant mon espace de sa chaleur rassurante. Son regard glissa naturellement vers le large, rejoignant le mien.

Nous regardions l'arène d'Ipandis.

Alexandros resta silencieux un moment. Le vent marin soulevait ses mèches sombres, révélant la cicatrice légère qu'il portait à la tempe, souvenir d'une chute d'enfance que ma mère avait tenté d'effacer en vain.

— Tu la regardes souvent, en ce moment.

— Peut-être, dis-je en haussant les épaules.

— Quelque chose ne va pas ?

Je gardai les yeux rivés sur la forteresse au loin.

— J'ai mal dormi.

Il attendit. Je sentais son regard ambré glisser sur mon visage, attentif au moindre détail.

— Encore un cauchemar ? souffla-t-il doucement.

— Oui.

— À propos de quoi ?

Mes doigts triturerent nerveusement une de mes mèches rebelles.

— De moi.

Son expression se durcit légèrement, perdant son éternelle légèreté. Chez Alex, le rôle de grand frère prenait immédiatement le dessus dès qu'une menace – réelle ou invisible – s'approchait de moi.

— Tu allais bien ?

— Je ne sais pas.

Mon frère connaissait mes silences sur le bout des doigts ; il savait exactement quand s'abstenir de creuser pour ne pas me braquer.

Nous restâmes silencieux, interrompus quelquefois par le fracas discret des vagues.

— Tu sais, reprit-il finalement, les Jeux approchent à grands pas. Il ne reste presque plus rien avant les qualifications. Père va bientôt devoir choisir ses champions.

Mes phalanges blanchirent sur le marbre tiède.

Alex tourna les yeux vers moi, déchiffrant sans peine la tension qui venait de me figer. Il semblait prêt à ajouter une phrase pour me rassurer, puis se ravisa.

— Enfin... on verra bien, souffla-t-il en se redressant d'un geste dynamique. Je vais à la palestine. Tu veux venir ?

— Maintenant ?

— Oui.

Il balaya ma tenue d'un coup d'œil amusé, retrouvant instantanément son ton taquin.

— À moins que tu n'aies prévu de passer la journée entière ligotée dans cette armure de soie.

Je baissai les yeux vers le tissu lourd et les broderies d'or qui me compressaient la poitrine.

— Je la déteste mortellement.

— Elle te va pourtant à ravir, princesse.

— Traître.

Il éclata d'un rire franc, le genre de rire qui balayait d'un coup toutes les ombres de la pièce.

— D'accord, dis-je.

Un seul mot. Mais il contenait tout. Le soulagement, l'impatience, cette joie un peu sauvage qui remontait dans ma poitrine dès qu'on me parlait de quelque chose de vrai.

— Je te rejoins.

— Ne tarde pas, fit-il avec un clin d'œil complice avant de se tourner.

Dès qu'il quitta mes appartements, une bouffée d'énergie balaya les résidus de mon cauchemar. Cela faisait des semaines que nous n'avions pas croisé le fer. Rien ne valait ces instants rares, loin de la cour et des devoirs royaux, où nous nous battions en sueur.

Pourtant, en jetant un dernier coup d'œil vers le balcon, mon élan retomba d'un cran. Au loin, l'arène et son arène se découpaient sur le ciel comme un rappel constant de mon rêve.

Ces visions s'accumulaient. Autrefois rares, elles s'invitaient désormais presque chaque nuit, gagnaient en précision, me laissant au réveil cette sensation poisseuse d'avoir laissé une partie de mon âme de l'autre côté du miroir.

Mais je ne voulais pas y penser maintenant. Alex m'attendait.

Sans plus attendre, je portai les mains à mon corset et, d'un geste brusque, desserrai ses lacets trop serrés. La robe glissa le long de mon corps avant de s'écraser sur le marbre froid à mes pieds. Je poussai un soupir de soulagement. À nouveau devant le miroir, je retrouvai enfin celle que j'étais vraiment : une jeune femme aux traits nets, aux cheveux bruns légèrement indisciplinés, aux yeux verts, brillants d'une faim que rien ne semblait pouvoir éteindre. Mes taches de rousseur parsemaient ma peau pâle comme une constellation secrète. Je

détournai rapidement le regard, refusant de m'attarder sur ce reflet qui me rappelait trop ma mère. J'ouvris la penderie dans un léger grincement et sortis ce que j'y dissimulais depuis toujours, à l'abri des yeux de la reine : une chemise de lin blanc, souple et légère, ainsi qu'une jupe ajustée, taillée pour le mouvement plutôt que pour la parade.

Une fois que j'eus fini d'accrocher ma ceinture dorée autour de mes hanches, je déverrouillai la vitrine dissimulée au fond du meuble. Mon souffle se suspendit dans ma gorge.

Mes doigts s'ajustèrent sur sa poignée avec une familiarité instinctive.

Andromaque.

Ce nom fut autrefois celui de ma nourrice. La femme qui m'avait tenue contre son cœur quand mes parents régnaient, celle qui m'avait appris à rire sans retenue et à soutenir le regard des puissants. Sa disparition, emportée par la fièvre quelques années plus tôt, me laissait encore un vide cuisant.

Alors le jour où Alex m'avait offert cette épée, je lui avais rendu honneur.

Pour qu'une partie d'elle reste avec moi.

La lame scintilla sous la lumière, révélant une arme fine, élégante et redoutablement tranchante, dont le pommeau portait son prénom gravé en lettres d'or.

Pour les habitants de Thalassia, c'était un luxe.

Pour moi...

C'était un souvenir.

Et une promesse.

Je fixai l'arme à ma ceinture, rabattis une cape sombre sur mes épaules et m'arrêtai devant le lit. La couronne de laurier doré y gisait, froide. Je la frôlai du bout des doigts, avant de lui tourner définitivement le dos. Elle symbolisait tout ce qu'on cherchait à m'imposer. Le rôle de l'héritière parfaite, lisse et soumise.

Aujourd'hui, je ne serais pas la princesse de Thalassia.

Je serais Nyx.

Et pour quelques heures, cela me suffirait amplement.

Dès la porte franchie, un sourire irrésistible s'imposa sur mes lèvres. Je me mis à courir, grisée par cette sensation de liberté retrouvée. Les dalles défilaient sous mes pieds au fur et à mesure que je m'éloignais de...

— Eh, vous ! Pourquoi courez-vous ainsi ?

Sa voix était aussi claire et tranchante que celle de mère. Je me figeai. Lentement, avec la résignation de celle qui sait la partie perdue d'avance, je pivotai sur mes talons.

— Nyx.

Je pourrais reconnaître ce timbre entre mille.

— Qu'est-ce que tu complotes encore ?

Mila se tenait immobile à quelques pas. Comme toujours, sa simple présence me faisait me sentir déplacée, presque désordonnée. Une cascade de cheveux d'un or froid encadrait ses traits d'une régularité irritante, sa tige d'albâtre ne marquait aucun pli, et ses bijoux d'argent ne rendaient pas le moindre tintement. Quant à ses yeux d'ambre brûlant, ils semblaient impossibles à prendre au dépourvu.

Surtout pas par moi.

Je relâchai les épaules. Le mensonge avec Mila avait toujours été une perte de temps.

— Je vais m'entraîner avec Alex, avouai-je.

Son regard dériva vers le fourreau sombre qui battait sur ma hanche.

— Ne me dis pas que tu comptes encore te battre, soupira-t-elle.

— Si.

J'étais têtue, peut-être, mais j'avais renoncé à en rougir.

Mila détourna la tête.

— Fais ce que tu veux, Nyx.

Sa voix était froide.

Pas cruelle.

Mila ne l'était jamais.

Elle était simplement distante, parée de cette dignité royale qu'elle portait comme une seconde peau. Elle fit deux pas, puis se ravisa.

— Mais sache que mère a d'autres projets pour toi.

— Quels projets ? dis-je en fronçant les sourcils.

Mila pivota lentement et ancrâ enfin ses yeux dans les miens. Pendant une fraction de seconde, une ombre passa dans son regard. Était-ce de la pitié ? De l'inquiétude ? C'était impossible à saisir, trop fugace. Puis, aussi vite qu'elle était apparue, l'étincelle s'éteignit et ses traits se figèrent de nouveau.

— Tu devrais lui demander.

Elle bifurqua derrière une colonnade de porphyre sans se retourner, et le murmure de sa robe de soie s'éteignit vite dans la pénombre du couloir. Moi, je restai immobile. La mise en garde flottait encore entre les pierres.

Mère a d'autres projets pour toi.

Ma main se crispa sur la garde d'Andromaque. Je secouai la tête d'un geste sec pour chasser la noirceur de mes pensées.

Pas aujourd'hui.

Je devais aller à la palestra, et aucune énigme ne m'empêcherait de tenir ma place sur le sable.

Je m'échappai du palais par les escaliers de service, dévalant les marches de pierre avant de me heurter au souffle brûlant de Thalassia. L'air était saturé de sel et d'épices, une caresse âcre qui emplît mes poumons. Je rabattis ma capuche sur mon visage.